

PARIS MATCH

19/10/18



"La Fiac est de plus en plus internationale"

Interview Anaël Pigeat



Anne-Sarah Bénichou et Kamel Mennour
Claire Delfino / Paris Match

Alors que paris va devenir ce week-end la capitale mondiale de l'art contemporain, Anne-Sarah Bénichou et Kamel Mennour débattent des enjeux de cette grande manifestation artistique.

Avec sa nouvelle antenne à Londres et ses trois espaces parisiens, Kamel Mennour est à la tête d'une galerie puissante qui occupe l'un des plus grands stands de la Fiac. Anne-Sarah Bénichou est l'une des figures montantes d'une nouvelle génération de galeristes, mais elle ne participe pas encore à la Fiac. Ils ont des enjeux très différents, mais un certain nombre de préoccupations communes, et envisagent ensemble ce rendez-vous incontournable qui, chaque automne, transforme Paris en capitale de l'art contemporain.

Paris Match. Aujourd'hui, il est très difficile pour une galerie d'entrer à la Fiac. Il y a vingt ans, c'était plus facile ?

Kamel Mennour. C'était beaucoup plus facile car la Fiac était moribonde. En 2000, il fallait proposer des one-man-show. J'ai essayé un premier refus, et puis j'ai proposé une exposition de Peter Beard... avant même de l'avoir contacté ! C'était un coup de bluff qui a marché. Les photos sont arrivées la veille. Et je les ai punaisées, faute d'avoir eu le temps de les faire encadrer ! Dans tout cela il y a une grande part de jeu.

" Le stand varie au fil de la semaine pour nourrir le public et anticiper les frustrations des trente artistes que nous représentons "

Quel est pour vous le rôle d'une foire ?

Anne-Sarah Bénichou. Pour ma galerie, que j'ai ouverte il y a deux ans, une foire n'est pas seulement une question commerciale, mais une question d'image. Ce sont des moments où on rencontre des collectionneurs, des commissaires d'exposition et des conservateurs de musées étrangers. Pour affirmer l'identité de la galerie, je conçois mes stands comme de véritables expositions qui ne changent pas entre le début et la fin de la foire.

K.M. Une foire, ce n'est pas digeste pour les visiteurs ! A la Fiac nous mettons en perspective les activités de la galerie. Le stand varie au fil de la semaine pour nourrir le public et anticiper les frustrations des trente artistes que nous représentons, et qui veulent tous être présents. Nous montrons les jeunes artistes qui ont une actualité, par exemple Mohamed Bourouissa, actuellement sélectionné pour le prix Marcel-Duchamp au Centre Pompidou. C'est important pour eux de ne pas être tout de suite cooptés par des collectionneurs français, mais d'être vus d'abord par des institutions, des critiques et des collectionneurs étrangers. Aujourd'hui, les gens vont moins dans les galeries que sur les foires et sur Instagram.

La Fiac réunit des galeries très prestigieuses. S'intéresse-t-elle aussi aux jeunes galeries ?

A.-S.B. Ce n'est pas ce qui est visé. La Fiac est de plus en plus internationale, et à la recherche de collectionneurs importants. Evidemment, il y a un secteur de la foire consacré aux jeunes galeries, qui est soutenu par les Galeries Lafayette, mais les stands y sont peu nombreux. Et, contrairement à la foire de Bâle par exemple, dans le secteur général, il n'y a pas de tarif spécifique pour les jeunes galeries.

“ On ne peut pas regarder l'art contemporain sans savoir d'où il vient ”

Les foires off vous semblent-elles intéressantes ?

A.-S.B. Je ne participe à aucune de celles qui se tiennent pendant l'automne à Paris. En revanche, je suis exposante dans d'autres foires à l'étranger, comme Independent à Bruxelles ou Artissima à Turin. Et je suis sur liste d'attente à la Fiac, ce qui est très encourageant pour une galerie qui a seulement deux ans.

Sur le stand d'une foire, a-t-on encore le temps de parler d'art ?

K.M. Ce n'est pas le lieu... Un galeriste de Los Angeles m'a dit un jour qu'on devrait empêcher les artistes d'aller sur les foires, comme les enfants d'entrer à l'improviste dans la chambre à coucher de leurs parents. On n'y parle pas d'art mais de désir, avec une dimension fétichiste.

Est-ce sur les stands que se nouent les transactions les plus importantes ?

A.-S.B. Oui, car il y a là une émulation, une forme de désir très particulier qui est démultiplié par rapport à ce qui se passe dans l'espace de la galerie – sauf lorsqu'on fait un "sold out" et que toutes les œuvres sont vendues avant le vernissage... ce qui n'arrive pas très souvent !

“ Il est vraiment nécessaire de ne pas participer aux bulles spéculatives qui se créent autour de certains artistes ”

Sur les foires d'art contemporain, on voit de plus en plus d'artistes qui sont déjà entrés dans l'Histoire depuis longtemps...

K.M. J'ai été parmi les premiers de ma génération à considérer qu'il était important de montrer des artistes historiques en même temps que les jeunes, pour leur donner un ancrage.

A.-S.B. Quand j'ai ouvert ma galerie, tous mes artistes étaient plus âgés que moi. Beaucoup d'entre eux ont déjà une grande expérience, comme Valérie Mréjen qui a exposé dans de nombreux musées, ou Marion Baruch, une figure historique trop peu connue, qui va avoir 90 ans et avec qui je fais un travail d'archives fondamental. On ne peut pas regarder l'art contemporain sans savoir d'où il vient.

Comment réagissez-vous lorsque vous voyez les œuvres devenir des objets de spéculation ?

K.M. Il est vraiment nécessaire de ne pas participer aux bulles spéculatives qui se créent autour de certains artistes. Les choses prennent du temps, et heureusement !

A.-S.B. Il y a deux économies et deux temps parallèles : le temps long de 90 % des galeries, et le temps accéléré d'une petite part des galeries qui spéculent et ne sont pas représentatives de l'ensemble du marché.